La conquête de Vézelay

Un monument, des patrimoines et un conflit des sacralités

Situé aux limites du Morvan et de la Bourgogne, le village de Vézelay est né d'une implantation monastique. Une abbaye bénédictine est fondée au pied de la colline en 858 ; elle va en entreprendre l'ascension au cours des deux siècles qui suivent, les abbés faisant construire une abbatiale dédiée à la Vierge. C'est alors qu'un bourg se développe autour des bâtiments monastiques. Après les difficiles premières années de l'an Mil, Cluny cherche à mettre la main sur Vézelay. Un abbé réformateur clunisien est élu qui lance le culte de Marie-Madeleine, dévotion qui connaîtra à Vézelay un développement exceptionnel dès que le Vatican eût reconnu que l'abbaye possédait la relique majeure, c'est-à-dire le corps entier de la sainte. Sa fête, le 22 juillet, prend alors une ampleur exceptionnelle. A compter de 1096 commence le chantier de la basilique, romane puis gothique à partir de la fin du XIIème siècle. Il durera jusqu'en 1215. Devenu un phare de la chrétienté latine, Vézelay est choisi par Bernard de Clairvaux pour y prêcher la deuxième croisade lors de la Pâques de 1146. Mais, dès le XIIIe siècle, le déclin de l'abbaye s'amorce. Des frères mendiants viennent s'établir au pied de la colline, le village est transformé en une place forte royale...

On peut arrêter là cette chronique qui donne forme à un récit d'émergence, de triomphe puis de décadence, soit un cycle vital complet qui installe, dès le Moyen âge, l'attente d'une renaissance des fastes d'antan, d'une résurrection qui passerait par une nouvelle semaison. Huit siècles de discours sur Vézelay ont été hantés par cette espérance qui a repris une force toute particulière au XIXe siècle. En effet, depuis le XIIIe siècle, l'histoire a surtout retenu les épisodes violents d'une dégradation. Saint-Maximin, en Provence, a d'abord revendiqué avec succès, l'invention du corps authentique de la Madeleine, dépossédant Vézelay du culte canonique. En 1537, le pape Paul III sécularise l'abbaye, les moines laissent la place aux chanoines, l'abbatiale jadis rayonnante devient une collégiale régionale. Les protestants s'emparent de la ville, en 1569, soutiennent deux sièges et détruisent et brûlent la quasi totalité des prétendues reliques auxquelles l'abbaye et les pèlerins étaient malgré tout restés attachés. Un peu plus de deux siècles plus tard, la déchristianisation révolutionnaire opère à plein régime dans ce coin du Morvan, les « emblèmes de la féodalité » sont martelés, la collégiale devient « Temple de

la Raison ». Elle sera rendue au culte en 1795, devenant l'unique église paroissiale du village. Quand Mérimée visite l'église en août 1834, il est émerveillé par cette rencontre du roman et du gothique et par la densité et la qualité des sculptures qui ornent le tympan et les chapiteaux. Mais, pendant qu'il dessine dans la nef, des pierres tombent de la voûte. L'abandon est patent, la municipalité et le département sont dépassés par l'ampleur de la tâche, la destruction semble inéluctable si l'Etat n'intervient pas.

L'inscription, en 1834, sur la première liste des monuments historiques ne suffit pas à sauver Vézelay dont tout le prix historique tient, de fait, à la quasi disparition des deux grandes abbayes de Cluny et de Clairvaux. Les architectes fameux, sollicités pour conduire le chantier, n'y mettent aucun enthousiasme – Vézelay est un bourg de dix-mille habitants aux franges de la Bourgogne la plus rurale, aucun prestige particulier ne s'attache alors au site. Il fallut qu'en 1840 un jeune architecte de vingt-six ans, Eugène Viollet-le-Duc, qui venait de se faire la main avec la restauration de la cathédrale Saint-Just, à Narbonne, acceptât la tâche pour que la restauration démarre. C'est à ce moment que Vézelay entre dans une autre histoire, celle d'un sauvetage architectural et artistique qui incarne une nouvelle valeur, elle-même fondée sur deux qualités complémentaires. La première est le lien direct entre ce site et *l'histoire chrétienne devenue nationale* : là ont été prêchées deux croisades menées par des rois de France. La seconde est la construction d'une *esthétique de l'art roman* qui tend à devenir une esthétique proprement française que l'on oppose au « gothique » dont le nom dit bien qu'il a été importé de l'étranger (Barral i Altet 2006). Viollet-le-Duc travaille en personne à Vézelay jusqu'en 1859, année où il laisse la direction à son adjoint, Emile Amé. Il privilégie nettement la part romane de l'édifice, choisissant délibérément d'atténuer les formes gothiques des parties qu'il reconstruit et concevant même, de toutes pièces, un cloître roman qu'il accole aux bâtiments conventuels. La pierre nue, rendue à sa teinte originelle, décapée de toute trace de couleur, devient la matière emblématique de cette redécouverte. Au terme d'une restauration de trente ans, qui porte aussi sur l'ensemble des sculptures, Vézelay l'obscur est devenu le modèle d'un style ancien redécouvert. Et cette référence s'amplifiera avec le temps. C'est auprès de Vézelay que naîtra, dans les années 1950, à l'abbaye de La-Pierre-Qui-Vire, une interprétation de l'architecture romane qui exalte la relation des formes, des matériaux et de la lumière comme vecteur de spiritualité, proposant bientôt les édifices de ce style comme but d'un tourisme culturel d'élite, j'y reviendrai.

Cette transformation de Vézelay en trésor culturel national va devoir se greffer sur une société locale qui, bien qu'enclavée et éloignée des grandes routes et du chemin de fer, continua de vibrer aux grandes luttes idéologiques dont l'écho semble ici plus vif qu'ailleurs. C'est cette relation, et ses effets sur la définition et les usages du patrimoine, qui fait l'objet du présent projet.

I Une reconquête mouvementée (1870-1990)

Le chantier de restauration de l'abbatiale de Vézelay, dans lequel Viollet-le-Duc exprime pleinement sa théorie, ne s'achève qu'à la fin du Second Empire. Presque aussitôt l'Eglise décide d'utiliser à nouveau et pleinement l'église réhabilitée. Bien entendu ce retour de l'édifice à sa vocation culturelle première n'est qu'un pas vers le rétablissement de l'autorité religieuse sur un espace qui est considéré, bien au-delà de son site paroissial, comme un lieu de mémoire de toute la chrétienté. L'archevêque de Sens, Mgr Bernadou, est d'ailleurs très conscient de l'enjeu et use des instruments symboliques dont il dispose. Ainsi marque-t-il en quelque sorte la fin du chantier en restituant à Vézelay une côte de Marie-Madeleine, offerte par l'abbatiale en 1267 et conservée depuis dans le trésor de la cathédrale ; l'archevêque offre même, sur ses deniers, le nouveau reliquaire. En 1876, la fête de la Madeleine, le 22 juillet, est rétablie et la châsse contenant la précieuse relique est suivie d'une procession de vingt mille personnes. Au cours de cette période une chapelle de la Vierge et un deuxième autel, dit « autel mineur » sont commandés à Pierre Meunier, l'appareilleur de Viollet-le-Duc.

Deux protagonistes sont donc en scène, d'une part l'Etat qui a inscrit Vézelay parmi les monuments historiques majeurs et en a assuré le sauvetage, d'autre part l'Eglise qui, dans le mouvement de reconquête catholique, tient à réaffirmer avec éclat son emprise sur ce lieu prestigieux. Or nous sommes dans les premières décennies de la Troisième République ; si l'accord de l'Eglise et de l'Etat dans la célébration des hauts lieux de la nation n'est pas en cause, les modalités de cette communion font l'objet de débats idéologiques dont l'expression est laissée à la population locale politisée qui ne manque pas de s'exprimer au moyen de son propre répertoire de symboles. Ainsi, lors de la procession de 1876, organisée par l'abbé Barret, un prêtre militant de la reconquête catholique, certains opposants du lieu lâchent leurs ânes et jettent un désordre charivarique en ce jour solennel. Une série d'affaires de ce type ponctuent toute la période, on ne saurait les réduire à des anecdotes sans portée, elles énoncent, au

contraire, l'explosion périodique du conflit des rouges et des blancs qui, à Vézelay, se fixe sur le monument et ses usages culturels ostentatoires et se double d'une tension entre autochtones et étrangers, le prestige, artistique et religieux, de l'abbatiale attirant des foules pèlerines de plus en plus denses que les vigneron et éleveurs de ce village considèrent souvent comme des intruses. Par exemple, en 1898, la châsse contenant la relique de la sainte est volée trois semaines avant la procession, on ne la retrouvera que plusieurs mois après dans un cimetière du Loiret, à Briare, posée sur une tombe. L'énigme de cette translation sacrilège restera irrésolue mais le retour de la relique, sa « recouvrance », en 1899, donnera lieu à un pèlerinage plus fervent que jamais. De façon plus attendue, au temps du ministère Combes, de la séparation de l'Église et de l'État et des Inventaires, le maire de Vézelay, d'opinion radicale, interdira les processions.

La situation semble s'apaiser après la guerre de 14-18. L'archevêque de Sens-Auxerre, Mgr Chesnelong, nomme en 1919 un solide curé doyen, le chanoine Despiney, chargé de rendre au culte de Marie-Madeleine, patronne des pêcheurs repentis, tout son éclat. Il va d'abord faire rétablir les processions puis mener une politique religieuse et « culturelle », dirait-on aujourd'hui, particulièrement dynamique. Elle a marqué durablement le territoire et les mémoires. Vézelay obtient en 1920 du Vatican le titre de « basilique » qui n'a aucun sens hiérarchique mais qui signale l'importance historique du site pour la chrétienté tout entière. En 1922, le curé fait remplacer l'harmonium par un orgue afin de solenniser la liturgie. Entre 1924 et 1926 il fait sculpter et installer dans l'église trois statues – Saint Bernard, Saint François et Marie-Madeleine –, auxquelles s'ajoute une Sainte Thérèse de plâtre, qui répliquent au riche musée de la sculpture romane qu'offre l'abbatiale en affirmant que l'histoire n'est pas finie, que l'art sacré est toujours actuel à Vézelay. Car il s'agit bien d'art sacré, voué au culte actuel et justifié par lui : ainsi des reliques provenant de Saint-Maximin sont-elles encastrées dans la colonne qui supporte la statue de la sainte patronne. Dans le même esprit, l'abbé Despiney fait jouer en 1936 le *Vrai Mystère de la Passion* d'Arnould Gréban, monté par le groupe théâtral de la Sorbonne et déjà présenté sur le parvis de Notre-Dame de Paris. Avant la Deuxième guerre mondiale, Vézelay est redevenu une « colline inspirée » à la Barrès, les pèlerins affluent, les touristes aussi, de même que de nouveaux résidents attirés par le prestige de ce territoire isolé, de ce village médiéval serré autour d'un monument remarquable.

Pourtant, la période faste du chanoine Despiney va très mal finir. Pendant l'Occupation, celui-ci n'avait pas caché ses sympathies pétainistes. Or le Morvan est un foyer actif de la Résistance. A la fin du printemps 1944, des partisans FTP sortent du maquis, se présentent au presbytère, enlèvent le curé et le ramènent tondu, à dos d'âne, une croix gammée dessinée sur le front. Dans ce tragique épisode, soigneusement gommé des histoires patrimoniales en circulation, la dénonciation politique utilise, là encore, un langage rituel populaire fort ancien qui a pour effet d'amplifier le sacrilège. Etant donné les engagements de l'abbé, tant sur le front pastoral que sur le front patrimonial, cette dégradation publique est vécue comme une catastrophe. La résurrection de Vézelay, telle que le catholicisme l'avait réinterprétée, paraît à nouveau précipitée au néant. Il semble que le long cycle qui, du XIIe au début du XIXe siècle, avait voué le monument à la gloire puis à la déchéance et l'oubli, se soit répété en moins d'un siècle, en tout cas aux yeux de l'Eglise.

Comme il n'est pas question, après cette profanation de la fonction pastorale, de laisser les chrétiens du village sans sacrements, l'archevêque décide de renouer avec le passé le plus ancien de l'abbaye en demandant à des moines bénédictins d'assurer le service de la paroisse. Ceux de La-Pierre-Qui-Vire semblent tout indiqués mais leur Père abbé les retire assez vite en arguant que cette pastorale dans le siècle les écarte par trop de leur règle. Le spectre d'un vide religieux n'est conjuré que par l'arrivée, en 1953, à La Cordelle, au pied de la colline, d'un petit groupe de franciscains, et cette fois encore, l'histoire semble se répéter. L'archevêque saisit cette occasion et leur demande d'assurer le service religieux de Vézelay et des paroisses circonvoisines, ce dont vont se charger quatre frères. Les quarante années de présence franciscaine ont laissé dans la mémoire du village des souvenirs très positifs, autant chez les pratiquants que chez les indifférents et même les athées. Les frères, toujours nommés par leur prénom, vivent immergés dans le village, sont reçus avec familiarité, ouvrent largement l'abbatiale aux autochtones et aux pèlerins. Au cours des années 1970, une certaine effervescence religieuse attire à Vézelay des groupes chrétiens en quête de renouveau spirituel – charismatiques, communauté de Béthania – qui s'installent et suscitent des visites et des pèlerinages. Plus largement, des variantes ésotériques et *new age* de la spiritualité commencent à prendre Vézelay comme site de référence. Cette cohabitation se déroule sur le fond d'un développement du tourisme religieux et laïc de masse. Vézelay a été inscrit dès 1979 sur la liste du Patrimoine mondial de l'humanité, huit cent mille

visiteurs de tous genre affluent chaque année. Nul doute que ces transformations aient inspiré le revirement assez soudain qui ouvre, en 1990, une nouvelle ère.

II Du sacré au spirituel : les nouveaux usages de Vézelay

En 1990 Mgr Defois devient l'évêque de Sens-Auxerre. Il pose presque aussitôt le problème de Vézelay en des termes nouveaux. A ses yeux, les franciscains en charge de l'Eglise, en dépit de leur dévouement, ne donne pas à l'édifice le prestige qu'on est en droit d'attendre. Même s'ils ont une excellente connaissance historique du monument, même s'ils ont introduit les chants polyphoniques dans quelques offices, cet engagement est dérisoire par rapport aux potentialités de la basilique. L'insistance sur cette inadéquation amène au départ des frères franciscains qui se replient sur leur couvent de La Cordelle, aussitôt remplacés par un nouvel ordre religieux, plus nombreux et mieux doté, La Fraternité monastique de Jérusalem. Fondée à Paris, en 1975, elle s'était vue confier la paroisse de Saint-Gervais, dans le Marais et y avait développé un type de liturgie renouvelée. Sans entrer ici dans le détail de ce qui sera un des objets de notre enquête, rappelons simplement que les Fraternités monastiques de Jérusalem sont un ordre mixte qui propose une valorisation des dimensions esthétiques et culturelles du christianisme avec une visée pastorale explicite : réintégrer dans l'Eglise les couches de la population jeunes et cultivées qui s'en sont éloignées. Pour cela l'expérience religieuse se fonde sur la connaissance des productions culturelles passées – musiques, architecture, arts visuels...– et l'encouragement à la création de formes liturgiques qui récapitulent cette très riche histoire. Créée sous Paul VI, la Fraternité sera puissamment favorisée par Jean-Paul II et se verra confier des sites et des monuments prestigieux où s'exprimera cette reconquête culturelle et élitiste : Mont Saint-Michel, Saint-Jean de Strasbourg, Cathédrale de Montréal, Badia Fiorentina, Trinità del Monte à Rome etc.

Les effets de cette installation à Vézelay, effective depuis octobre 1993, sont considérables. D'abord l'édifice possède désormais des servants du monument très bien formés, émanant d'un recrutement largement international, médiateurs nombreux et disponibles pour les visiteurs mais également auteurs d'une restauration liturgique de haut niveau. L'évidence d'une alliance de l'expérience esthétique et de l'expérience religieuse frappe d'emblée. La réception locale de cette innovation n'en est pas moins ambivalente. Incontestablement les franciscains ont laissé de profonds regrets et leur mémoire est toujours évoquée avec émotion. D'autre part, la puissance de la Fraternité

se marque sur le territoire : des lieux de retraite, des ateliers artisanaux, des résidences commencent à surgir, ce qui provoque le rachat progressif de maisons dans l'enceinte du village et le renchérissement de leur prix. Un discours émerge contre cette conversion progressive de l'espace habité – par quelques autochtones et aussi par beaucoup de résidents secondaires – en excroissance de l'abbaye, sous l'autorité d'un nouvel ordre monastique très dynamique.

Les reliques de Marie-Madeleine ont été comme le ferment de la première expansion religieuse de Vézelay. La sainte est toujours présente et toujours adorée à travers la statue moderne qui la représente, portée par une colonne qui contient des fragments authentiques de son corps. De plus tout l'énorme édifice, familièrement appelé « La Madeleine », se donne comme une sorte de développement, de floraison née de ce germe symbolique. Or, il est intéressant de constater qu'aujourd'hui une sorte de réplique à la domination ecclésiale sur Vézelay s'appuie aussi sur des morts, des corps laïcs traités comme des reliques dont on visite les lieux où elles sont pieusement conservées. Je veux parler du cimetière de Vézelay qui jouxte la basilique et qui contient les tombes d'écrivains plus ou moins prestigieux : Georges Bataille, Romain Rolland, Max-Paul Fouchet, Maurice Clavel, Jules Roy, Christian et Yvonne Zervos, l'Ysé du *Partage de Midi* de Claudel... Ces noms, disparates, appartenant à des figures de la culture, à des créateurs qui se sont peu ou pas connus mais qui ont tous choisi Vézelay jusqu'au point de partager la terre de son cimetière, et ce de par leur volonté explicite, forment une sorte de litanie que l'on oppose, pratiquement, à la forme religieuse aujourd'hui dominante.

Il faut ajouter que tout comme La Madeleine est un corps et un espace, les écrivains de Vézelay ont tous laissé une demeure. Celle de Romain Rolland, léguée à la Chancellerie des Universités de Paris est depuis longtemps ouverte, elle est depuis 2006 un Musée consacré à la collection d'art moderne des Zervos. Celle de Jules Roy, léguée, est devenue une « Maison d'écrivain » et un lieu de résidence pour artistes. Celles de Bataille, Max-Paul Fouché, Clavel... restent propriétés des familles. Mais ensemble elles proposent une autre lecture de Vézelay que les plus lucides de leurs soutiens et de leurs promoteurs pensent comme une proposition culturelle alternative. La création, dans les années 1990, d'une association des Amis de Vézelay et de sa région, exprime avec conviction cette conception.

Aujourd'hui, à Vézelay, le débat n'a pas pris une forme polémique, il demeure feutré. Mais le face-à-face est sensible partout. Deux programmes de valorisation culturelle, articulés à deux lectures de l'espace se confrontent. Car il s'agit bien d'une confrontation autour d'une conception de la culture et des usages d'un espace monumental prestigieux. Mais, en même temps, ces deux puissances s'opposent autour d'une expression de la valeur culturelle que chacune interprète à sa manière. Pour la Fraternité monastique l'Eglise contemporaine doit réintégrer la culture dans la religion dont elle s'est séparée au fil des siècles. Pour les résistants discrets, la culture est le réceptacle moderne du « sacré », le lieu d'une expérience de l'Être qui demeure dans l'immanence. Mais ce qui rend le dialogue complexe et difficile à déchiffrer est l'usage partagé de certains termes, tout particulièrement des vocables : « spirituel » et « spiritualité » associés de chaque côté à la qualification des valeurs. Ce partage garantit la permanence du dialogue d'autant que les deux partis refusent les usages ésotériques d'un haut lieu où, en effet, prolifèrent les mages, illuminés et sectaires de toute sorte, catégorie récemment accrue de certains lecteurs du Da Vinci code que la figure de Madeleine attire. Hostiles à ces détournements privés de Vézelay, ils n'en persistent pas moins à proposer deux versions différentes de la « communauté » à laquelle les biens culturels exceptionnels que Vézelay propose au partage s'adressent.

IV Enquêter à Vézelay

Je me suis rendu à Vézelay pour de courts séjours à deux reprises, en 2002 et 2003. Invité à séjourner dans la Maison de Jules Roy à peine ouverte, j'étais sollicité par les tenants d'une « sacralité laïque », liée à la littérature, avec un rôle de consultant informel sur les orientations de ce lieu de mémoire et de création. En fait, j'ai été saisi par la situation que j'ai décrite rapidement ci-dessus. La visite de l'abbatiale, le contact avec les Frères et Sœurs de la Fraternité monastique, le dialogue avec mes hôtes, la visite de toutes les maisons de créateurs, ouvertes au public ou non, les échanges informels avec les gens du pays m'ont conduit à lire toute la littérature produite sur Vézelay et à formuler des hypothèses de travail pour une enquête possible.

Il est généralement très difficile de saisir le jeu du transfert de sacralité depuis la sphère religieuse vers la sphère culturelle et les réactions que ce transfert a pu susciter. Vézelay, par son histoire complexe, par la rencontre dans un espace limité et clos de plusieurs modèles d'incarnation de la culture, par la puissance des oppositions qui se

sont historiquement exprimées à ce propos est un cas exceptionnel qui s'offre à l'investigation ethnographique. Dans ce contexte le processus et ses contradictions affleurent à tout instant, deviennent quasiment palpables.

L'enquête cherchera à expliciter les logiques des deux modèles culturels présents sur le territoire. Il faut pour cela mener une recherche dans chaque parti, qui utilise aussi bien l'observation directe du quotidien et des évènements et les entretiens approfondis avec l'ensemble des protagonistes. Il sera particulièrement porté attention aux deux dimensions de la mémoire (i.e. des usages autres du territoire culturel) et de l'histoire (comme ressource dans des argumentations opposées). D'autre part, l'existence d'archives très abondantes permettra de documenter à peu près tous les épisodes récents de cette promotion culturelle. Si l'accès aux archives de la Fraternité monastique de Jérusalem n'est pas garanti, en revanche l'association des Amis de Vézelay présente, à travers son *Bulletin*, une mine de faits et de réflexions. J'avais, en 2003, rencontré Mr Bécane, Conseiller d'Etat, président de l'association, sa successeur, Mme Boshaid, Suisse résidant à Lausanne et à Vézelay, est tout à fait prête à coopérer. De plus, Vézelay est réputé, sur un mode quasi légendaire, pour être un lieu où les relations entre les personnes sont hérissées de micro-conflits, il a existé et il existe quantité de documents attestant de dénonciations réciproques, allant de plaintes en justice jusqu'à des blogs présentant les « affaires » du village. Il est capital de pouvoir accéder à ces témoignages, avant même de lancer les entretiens dans l'enquête directe. Enfin, une masse de textes érudits, littéraires, pittoresques... ont été produits à Vézelay et sur Vézelay, il est indispensable de bien les connaître, certains contiennent d'excellents morceaux d'ethnographie spontanée.

.....

Repères bibliographiques :

Le Patrimoine de la basilique de Vézelay, Patrimoine mondial Unesco 1979. – Paris, Ed. Flohic, 1999.

Vézelay, guide de la basilique. - Paris, Les Editions franciscaines, 2005.

BEAUD Calliope. – Combat pour Vézelay ou Péchiney pollutions. – Paris, Ed. Entente, 1976.

DESPINEY Chanoine. – Guide, album de Vézelay. – Vézelay, Magasin du « Pèlerin de Vézelay », 1930.

GERMAINE. – Mon Vézelay et feuilles sur le chemin. – Paris, La Pensée Universelle, 1975.

HERONNIERE Edith de la. – Vézelay, l'esprit du lieu. – Paris, Editions Payot, 2006.

MAZA Hélène. – Vézelay, les influences du tourisme sur le village. – Mémoire de maîtrise sous la dir. de Emmanuel Garrigues. – Université Diderot, Paris VII, UFR Sciences Sociales, 1996.

MEUNIER Paul. – Chronique du pays de Vézelay, Anecdotes asquinoises. – Lyon Editions de Civry, 1977.

ROY Jules. – Vézelay ou l'amour fou. – Paris, Editions Albin Michel, 1990.

SEYNHAEVE Pascal. – Vézelay. – Paris, Editions Franciscaines, 1969.